lièrement augmentée jusqu'à trente-sept et quarante-neuf mois. Le climat est-il seul le coupable? Ce point aurait certainement besoin d'être précisé, et il paraît très vraisemblable d'admettre que l'irrégularité de l'ensemencement peut jouer un rôle prépondérant.

Mouillage des bois. — Les bûches au voisinage du moment où elles vont être à point pour la récolte ont besoin de recevoir une quantité notable d'humidité, afin de faciliter le développement des fructifications. Dans un réservoir qui a été creusé pour recevoir de l'eau de pluie ou qui a servi à endiguer le cours d'une rivière, on immerge les morceaux réputés bons (à écorce lustrée bien vivante avec du Mycélium blanc dessous) et on les laisse tremper soit une demi-journée (de Castillon) ou vingt-quatre heures (Dupont); après quoi, on les transporte au *tatéba* (taté = mettre droit; ba = place) qui est un chantier présentant des chevalets réunis par des traverses en bois, contre lesquelles on applique les bûches de manière qu'elles soient presque droites: c'est l'opération du *tate komi* (taté = mettre droit; komi = arrangement). Ailleurs on dispose les poutres d'une manière différente en forme de plumes ou entrelacées comme un tricot; c'est l'opération du *koumibota* (koumi = tricoter; bota = morceau de bois) qui n'est pas à recommander, car la cueillette est difficile.

Récolte. — Huit jours environ après le mouillage s'il fait chaud, quinze à vingt jours plus tard, au contraire, s'il fait froid, les Champignons apparaissent et l'on récolte les Champignons frais *Nama-ko* (nama = frais; ko = chose).

Battage. — M. le comte de Castillon indique une méthode dont ne parlent pas les autres auteurs pour favoriser la sortie des chapeaux qui consiste, à la sortie de l'eau, à frapper les bois sur trois faces avec une masse de bois de manière à meurtrir l'aubier; en frappant fort, on obtient de gros Champignons; en tapant à coups modérés, ils sont au contraire petits [1].

Note sur les Opuntia cochenillicoles,

par R. Roland-Gosselin.

La question si controversée de savoir quelles sont les espèces d'*Opuntia* servant à l'élevage de la Cochenille dans la Mixtéca, grâce aux envois que M. L. Diguet a faits au Muséum en 1903, a été résolue par Weber qui, peu de temps avant sa mort, a vu les plantes et les a déterminées dans une lettre qu'il m'adressait.

[1] C'est surtout dans la Province de Tôtôni que cette pratique est suivie.

M. Diguet a envoyé deux *Opuntia* sous les noms indigènes de :

1° Nopal de San Gabriel ;

2° Nopal de Castilla, ce dernier déjà relaté par Thierry de Menouville.

Weber a reconnu dans le premier l'*O. Hernandezii* P. D. C. (*Revue des Cactées*) et l'examen de la fleur confirme l'opinion de Weber. Cette espèce est très voisine, sinon synonyme, de l'*Opuntia tomentosa* S. D. et très voisine aussi de l'*O. velutina* Web. Ces trois plantes sont indubitablement des races spontanées d'une grande espèce, et, en tenant compte de la priorité, il y a lieu de les classer comme suit :

Opuntia Hernandezii P. D. C. :
α. *typica* (Nopal de San Gabriel) ;
β. *O. Hernandezii*, var. *tomentosa* ;
γ. — — *velutina*.

Sous peu, j'aurai à y ajouter des formes intermédiaires, insuffisamment étudiées, comprises dans les envois faits par M. Diguet de la Sierra de Tlalpujahua en 1907.

Une plante sauvage, entre autres, n'est qu'un *Opuntia Hernandezii*, armé comme un *O. tuna*. On peut lui assigner, dès ce jour, son rang et son nom d'*O. Hernandezii*. var. *armata*. Il est fort probable qu'il s'agit, dans ce cas, du type primitif du Nopal de San Gabriel.

D'autres formes, à l'étude, inclinent soit vers l'*O. tomentosa*, soit vers l'*O. velutina*. Il serait prématuré d'en parler.

Weber a cru reconnaître dans le *Nopal de Castilla* le Cactier splendide de l'Encyclopédie méthodique (*Agriculture*, t. II). Or, la culture de cette espèce donne raison à Weber.

Le *Cactus splendidus* n'est, pour celui qui compare le vieux texte avec des plantes vivantes, qu'un *Opuntia Ficus-indica*.

Il en est de même de l'*Opuntia coccinellifer* décrit par de Candolle dans ses « Plantes grasses ». L'auteur, dans la *Revue de la famille des Cactées* et dans le *Prodome*, reconnaît s'être trompé en décrivant comme *Cactus coccinellifer* une plante qu'il considère maintenant comme une forme de l'*Opuntia tuna*.

Mais là, il se trompe encore, car son *Cactus coccinellifer*, des « Plantes grasses », porte un fruit qui n'est nullement celui d'un *O. tuna*, mais qui indique que c'est indubitablement une plante du groupe *Ficus-indica*. Ses aiguillons blancs vigoureux, sa fleur d'un jaune rosé permettent de reconnaître la forme armée de l'*O. Ficus-indica*, décrite par Tenore sous le nom d'*O. amyclæa* (voir Weber, *Bull. de la Soc. nat. d'Acclimatation*, 1899).

Je rappelle que le *Cactus coccinellifer* L. est le *Nopalea cochenellifera* S. D., qui n'a rien de commun avec l'espèce nous occupant.

La culture du *Nopal de Castilla* de Oaxaca ne me laissant pas de doute

sur son identité avec un Opuntia du groupe *Ficus-indica*, je propose de l'appeler *Opuntia Ficus-indica* Miller, var. *splendida* Weber.

Voici sa diagnose d'après l'exemplaire envoyé par M. Diguet :

Erecta, ramosa, lœte viridis, articulis magnis obovatis, postea ellipticis crassis, areolis parvis rotundatis griseo-tomentosis; aculeis nullis, rarius 1-2 brevibus albis pungentibus. Flores et baccæ desiderantur.

Observations faites à Madagascar sur la transmission de la pébrine chez le Ver à soie du Mûrier (Bombyx mori),

par M. Fauchère,

inspecteur d'agriculture à madagascar,
correspondant du muséum d'histoire naturelle.

En 1907, je fus appelé par le Gouvernement général de Madagascar à la direction du service sériciole de l'île. Les débuts furent fort difficiles, car j'eus à lutter de suite contre une violente épidémie de pébrine qui menaçait d'anéantir non seulement l'industrie du *Bombyx mori*, mais encore celle du Ver sauvage, *Borocera madagascariensis*.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est admis que la pébrine se transmet avec une très grande facilité et qu'il est presque impossible d'obtenir une éducation saine au voisinage, même éloigné, de Vers malades. Cette opinion est celle des auteurs les plus autorisés qui ont écrit sur ce sujet. On comprend quelle était mon inquiétude lorsqu'il fallut organiser la lutte dans un pays où l'élevage du Ver à soie se continue toute l'année sans interruption, et où nombre de Chenilles de Lépidoptères vivant à l'état sauvage contractent et colportent la maladie.

Fort heureusement, les observations que je fus amené à faire me démontrèrent vite que la pébrine du *Bombyx mori* est moins contagieuse qu'on l'admet jusqu'à maintenant, ou que son mode de transmission diffère de celui généralement admis.

Je puis affirmer qu'il est possible d'observer dans une salle où l'on éduque les Vers à soie par *familles séparées*, des familles complètement infectées de pébrine, alors que les autres n'ont pas 2 pour 100 de chrysalides malades.

J'ai conduit à Tananarive douze ou quatorze éducations expérimentales et à chacune j'ai fait des observations qui sont absolument probantes.

Le bâtiment aménagé par mes soins, à la station sériciole, pour les recherches expérimentales sur le Ver à soie, comprend six chambres installées pour recevoir chacune vingt-quatre familles de Vers. Dans toutes ces ma-

Roland-Gosselin, R. 1909. "Note sur les Opuntia cochenillicoles." *Bulletin du Muse*

´

um national d'histoire naturelle 15(7), 507–509.

View This Item Online: https://www.biodiversitylibrary.org/item/27198
Permalink: https://www.biodiversitylibrary.org/partpdf/331850

Holding Institution
New York Botanical Garden, LuEsther T. Mertz Library

Sponsored by
MSN

Copyright & Reuse
Copyright Status: NOT_IN_COPYRIGHT

This document was created from content at the **Biodiversity Heritage Library**, the world's largest open access digital library for biodiversity literature and archives. Visit BHL at https://www.biodiversitylibrary.org.

This file was generated 16 April 2022 at 16:46 UTC